

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, VENDREDI, 10 SEPTEMBRE 1847.

No. 72

LE LIBÉRATEUR O'CONNELL.

Suite et fin.

« Les whigs, disait-il, n'ont pas assez fait pour l'Irlande ; - mais, à peu d'exceptions près, ils y ont maintenu une tranquillité parfaite. Je veux que la Chambre sache qu'aux assises d'une seule ville d'Angleterre, celles de Liverpool, il y a eu plus de criminels que dans l'Irlande tout entière. »

La présence au pouvoir de sir Robert Peel, du duc de Wellington, de lord Stanley, fit craindre en Angleterre de voir, par contre-coup, l'agitateur arriver à une puissance formidable qui ne tarderait pas à mettre les tories dans la nécessité de faire des concessions comme en 1829. O'Connell, cependant, retint ses compatriotes dans de sages limites ; il voulut attendre les actes du nouveau gouvernement avant de l'attaquer avec trop de vigueur.

Le 1er. novembre 1841, l'Irlande entra en jouissance du bill qui réformait ses corporations municipales. O'Connell, nommé lord-maire, put se rendre en grande pompe au milieu d'un concours immense de population, entendre la grand'messe à l'église métropolitaine. Ce fut un grand jour pour l'Irlande que celui où le champion des droits populaires put revêtir l'écarlate et l'hermine, insignes de l'autorité qui lui était confiée par les deux cent mille citoyens de Dublin. Il y avait plus de deux siècles qu'aucune ville d'Irlande n'avait eu un catholique à la tête de son administration. L'*Irish municipal act*, en vertu duquel les villes d'Irlande réorganisèrent leur administration, avait été profondément critiqué par la Chambre des Lords ; mais ce n'en fut pas moins une des belles conquêtes d'O'Connell, car cette loi arracha aux protestants le sceptre de la puissance municipale.

Les exigences de la politique commandaient aux tories une certaine modération, et il nous faut reconnaître que les orangistes n'exercèrent pas la domination exclusive qu'ils s'étaient d'abord flatté d'obtenir. L'agitateur ne perdait pas son œil de vue en la poursuivant avec moins d'activité. Il se rendait chaque semaine au *Corn-Exchange* revêtu des insignes de sa charge ; il présidait les meetings de l'association et conviait les Irlandais à s'enrôler sous la bannière du rappel.

Toute la politique du Gouvernement semblait être d'entretenir l'idée qu'il était favorablement disposé pour l'Irlande, quoique ses actes donnassent à cette prétention un démenti formel. Le lord-maire alla, à l'ouverture de la session de 1842, occuper à la Chambre des Communes sa place sur les bancs de l'Opposition. Il reparut à Dublin pendant les vacances de Pâques, pour dire à l'Irlande ce qu'elle avait à craindre du gouvernement de sir Robert Peel. Le libérateur ne s'attachait aux travaux parlementaires que pour reprendre sa campagne d'agitation. Dès qu'il quittait la Chambre des Communes, on le trouvait à Dublin exerçant les fonctions de premier magistrat, et dirigeant les travaux de l'association. Il présidait les conseils de la corporation municipale ; il rendait la justice ; il siégeait tous les jours pendant trois à quatre heures pour écouter les habitants de Dublin qui prétendaient au droit de bourgeoisie ; enfin, selon son habitude, il se multipliait pour assister à tous les meetings où s'agitait un intérêt religieux ou national.

L'année 1842 s'écoula sans que le cri du rappel ranimât d'une manière satisfaisante l'agitation constitutionnelle. Mais dès les premiers jours de 1843 l'agitateur résolut de frapper un grand coup. Il renonça à prendre part aux travaux du Parlement. Il saisit le conseil municipal de la question du rappel, et lui fit voter une pétition en faveur de la rupture de l'union. Les incidents de la grande agitation et des meetings-monstres de 1843 sont présents à tous les souvenirs. Le ministère anglais, profitant de quelques désordres isolés, fit adopter par le Parlement l'*Irish arms bill*, destiné à restreindre la liberté dont jouissaient les Irlandais d'avoir des armes à leur disposition. O'Connell montra aux ennemis de son pays combien peu l'intimidaient leurs mesures oppressives en proposant une souscription à l'effet de se procurer les fonds nécessaires à la construction d'un palais destiné à recevoir la Chambre des Communes d'Irlande. En attendant le jour de la révocation, ce palais allait servir aux séances des partisans du rappel. Cette association continuait à exercer dans le pays l'action de l'association catholique. En faisant connaître l'organisation et la puissance de cette première association, nous avons dit ce que furent l'association du Précurseur et l'association Nationale. Le nom changeait suivant les circonstances, mais l'institution restait la même, avec de légères modifications, des améliorations qu'amenaient le temps et l'expérience.

Dans les premiers mois de l'année 1843, le *Times* s'exprimait ainsi en parlant de l'Irlande :

« Jamais les populations n'avaient fait en faveur du rappel des démonstrations si redoutables. O'Connell est devenu un géant. Des malheureux qui meurent de faim envoient 15,000 fr. par semaine aux fonds du rappel. Aux *repealers* de bas étage viennent se joindre des hommes respectables et dévoués au trône, et une faction qu'on avait cru insignifiante devient un parti puissant. Il ne s'agit ici ni de whigs combattant les radicaux, ni de catholiques luttant contre les protestants. *Le danger est plus grand ; c'est un mouvement national qui se prépare.* »

Le Ministère était poussé par le Parlement à mettre fin à cette agitation représentée comme dangereuse. O'Connell poursuivait sans s'ébranler le plan qu'il avait arrêté, et semblait puiser de nouvelles forces au milieu des plus rudes fatigues. Le vieux tribun oubliait ses soixante-sept ans et retrouvait toute la vigueur de ses jeunes années pour haranguer les flots du peuple avide de l'entendre. Les meetings tenus sur divers points de l'Irlande réunissaient autour de lui 2, 3, 4 et jusqu'à 500,000 hommes, qu'il passionnait et calmait à son gré au souffle de sa parole.

Le Gouvernement, jusqu'alors prodigue de menaces, s'était borné à envoyer en Irlande quelques milliers de soldats. Il ne tarda pas à procéder à la destitution de tous les magistrats chargés de veiller à la paix publique, qui avaient adhéré au rappel de l'Union. Cette mesure vint attiser le feu de l'agitation. Les recettes de l'association s'élevèrent de 50 à 75,000 fr. par semaine ; les meetings réunirent plus d'un demi-million d'hommes, et O'Connell, dont la parole grondait d'un bruit plus sinistre pour l'Angleterre que celui du canon sur les champs de batailles ne prononçait pas un discours qui ne fit baisser les fonds de la Bourse de Londres. Les États-Unis d'Amérique envoyaient de l'argent à l'Irlande, et l'agitateur savait se servir de tous ces incidents pour féconder la source intarissable de ses harangues. On peut trouver que le goût de ses improvisations n'était pas toujours irréprochable, mais on conviendra qu'elles avaient le mérite de ne jamais manquer leur but. Le tribun parlait tous les jours, plusieurs fois par jour, dans toutes les circonstances, au milieu des incidents les plus imprévus ; il parlait uniquement des maux de sa patrie, des moyens de les redresser, des obstacles qu'il rencontrait ; il a parlé ainsi durant cinquante ans, redisant toujours les mêmes choses et toujours d'une manière nouvelle, qui charmait jusqu'aux personnes l'entendant pour la première fois. Une pensée mère inspirait toutes ses harangues : C'était la résurrection de sa patrie, et cette pensée chaque fois qu'il l'exprimait, il savait la rajouter à l'ardeur de son patriotisme, à la fécondité de son imagination. Le rappel de l'Union était le thème varié de toutes les harangues populaires de 1843.

« Si à d'autres époques, s'écriait-il, les Irlandais eussent été unis comme aujourd'hui, la victoire n'eût pas trahi leur drapeau ! Oh ! ce sera un jour glorieux que celui où les rues de la capitale seront jonchées de feuilles et de fleurs, où le lord-lieutenant, escorté par tout ce qu'il y aura de nobles en Irlande, descendra de Dam-Street jusqu'à College-Green. C'est alors que les représentants du peuple d'Irlande et les États-Irlandais, sous la direction de leur président, salueront l'Irlande affranchie et béniront le jour où l'Union aura roulé dans la poussière ! »

L'agitation de 1843 a été surtout remarquable par la part active qu'y ont prise l'épiscopat et le clergé. L'évêque de Killaloe, répondant aux ennemis de l'Irlande qui reprochaient au clergé de s'occuper de politique, s'écriait :

« On a prétendu, je le sais, qu'il ne convient pas au caractère sacré d'écclesiastiques catholiques de prendre une part active aux luttes politiques. On nous a prêché la modération, en nous invitant à nous renfermer exclusivement dans l'exercice de nos fonctions spirituelles. Que cette doctrine soit proclamée par nos amis les plus modérés ou par les hommes qui nous sont hostiles, je la repousse et la flétris de toute l'énergie de mon âme... Nous comprenons notre devoir. Le peuple peut compter sur ses évêques et son clergé... »

L'évêque de Wexford ajoutait :

« Mon ministère, pourra-t-on me dire, m'appelle à l'autel et aux devoirs relatifs à la religion ; mais je maintiens que j'ai d'autres obligations à remplir envers la société et envers mon pays... Dieu me garde d'aider une agitation qui tendrait à établir la suprématie catholique ! Je déteste, je hais le mot de suprématie, et, s'il m'était possible, je le

ferais disparaître de la langue anglaise... Nous ne voulons que la liberté !"

Le Gouvernement avait destitué les magistrats qui jouissaient de la confiance du peuple ; l'association organisa des tribunaux où des juges, désignés par elle, qui décidaient les différends en qualité d'arbitres. En moins de six semaines ces tribunaux improvisés jugèrent plus de quatre mille affaires. O'Connell alla même jusqu'à publier un projet de constitution des Chambres irlandaises, et le peuple se disposait à faire ses élections, quand une proclamation du vice-roi interdit le meeting de Clontarf, qui devait avoir lieu aux environs de Dublin. Le plan du libérateur était admirablement conçu, et, quelques semaines plus tard, l'Angleterre allait se trouver vis à vis de l'Irlande dans la position où elle avait été après l'élection de Clarg. En 1829, elle avait en à choisir entre la guerre civile et l'émancipation ; en 1843 elle pouvait, par la même crainte, rendre à l'Irlande sa législature. L'agitateur était bien convaincu que les mêmes causes produiraient les mêmes effets, quand il proclamait et répétait chaque jour qu'avant six mois l'Irlande aurait son Parlement ? Il s'est trompé quant aux temps ; mais qui oserait dire que les évêques, le clergé et le peuple d'Irlande ne seront pas fidèles à leur serment de n'être satisfaits des concessions de l'Angleterre qu'après avoir obtenu la restitution de leur Parlement. On se rappelle les incidents du procès-mônstre ? qui amena O'Connell, son fils John et les chefs de l'association devant le jury. On sait les témoignages de sympathie dont fut entouré à Richmond ce roi-prisonnier, qui tenait les levées où parut successivement l'Irlande entière, dans la personne de ses évêques, de ses prêtres, et des députations envoyées par les municipalités. Le primat d'Irlande, qui, depuis 1829, s'était abstenu de se mêler des questions politiques, protesta publiquement contre l'exclusion insultante des catholiques dans la formation de la liste du jury. C'est aux évêques qu'O'Connell légua le soin de maintenir la tranquillité publique durant sa captivité. Les prêtres répondirent à son appel ; mais ils voulurent faire davantage. Réunis en synode à Dublin, ils formulèrent une prière qui fut récitée dans toutes les paroisses d'Irlande, où il était dit :

" Dieu tout puissant, accordez à votre serviteur Daniel O'Connell, qui est en ce moment retenu captif, les grâces nécessaires pour supporter avec résignation cette terrible épreuve ; et dans votre miséricorde, rendez-le sain et sauf à la liberté, pour la direction et la protection de votre peuple."

Personne n'a oublié le spectacle qu'offrit Dublin le jour où O'Connell fut rendu à la liberté par un arrêt de la Chambre-Haute. et les témoignages de joie et de sympathie qui éclatèrent tant en Irlande qu'en Angleterre.

Les années 1840, 1841 et 1842 avaient été employées à semer des éléments d'agitation, à préparer les solennelles et glorieuses manifestations de l'année 1843, si justement appelée l'année du rappel. C'est dans cette année que l'agitation a acquis la force qui l'a rendue inébranlable au moment des terribles épreuves de 1844 ; c'est encore à elle que revient l'honneur des triomphes qu'enregistrera l'avenir. En 1845, le libérateur revint à ses projets de 1843. Le verdict de la Chambre des Lords légalisait les faits qui avaient motivé les poursuites : il songeait à reprendre son plan où son procès était venu en entraver l'exécution ; les circonstances l'arrêtèrent.

Le ministère anglais, qui avait par la diversion du procès, calmé l'agitation, jeta un ferment de discorde aux catholiques d'Irlande. Il dota le grand séminaire de Maynooth d'une manière permanente ; il modifia le *Bequest act* et fit passer le *colleges bill*. O'Connell combattit les deux derniers projets. La loi sur les donations, dans son état primitif portait atteinte à la liberté de conscience et à la discipline de l'Eglise ; le bill des collèges consacrait un système mixte de haut enseignement qui offrait des dangers pour la jeunesse.

La nature vint aussi conspirer contre la réalisation des projets du libérateur pour l'émancipation parlementaire de sa patrie. La famine, en visitant l'Irlande, répandit partout la consternation et la terreur. Avant de revendiquer ses droits politiques, il fallait satisfaire aux cris impérieux de populations affamées. O'Connell appuya toutes les réformes commerciales de sir Robert Peel et vota l'abolition des *corn-laws*. S'il pressa le Ministère, ce fut pour lui demander, au nom de l'Irlande, du travail et du pain. Le retour des whigs au pouvoir lui inspira, pour ses compatriotes malheureux, des espérances qui furent bientôt déçues. Le malheur qui frappait l'Irlande était une de ces calamités contre lesquelles les efforts d'un homme demeurent impuissants ; c'est à peine si les gouvernements peuvent les alléger à l'aide des immenses ressources dont ils disposent. O'Connell avait vu, après des luttes intestines très-violentes, une fraction des membres de l'association se séparer de lui et prendre l'attitude d'un parti hostile. La conduite de la Jeune-Irlande, si l'on juge des dispositions de ses membres par le langage de son organe dans la presse, ne saurait être blâmée avec trop de sévérité. Les luttes intérieures, qui avaient de tout temps fait la force de l'Angleterre contre la malheureuse Erin, allaient recommencer. Les principes de la Jeune-Irlande paraissaient, au point de vue religieux et politique, trop dangereux à O'Connell pour qu'il hésitât à les combattre. C'est au milieu de ces circonstances affligeantes qu'il a éprouvé les premières atteintes du mal qui l'a enlevé à sa patrie. L'athlète qui avait soutenu de si longues luttes sentit pour la première fois ses forces physiques défaillir. Il se rendit au

Parlement à l'ouverture de la session actuelle, mais sa voix affaiblie ne se fit qu'imparfaitement entendre ; il implora la commisération de la Chambre et du Gouvernement pour sa chère Irlande, à laquelle il allait être enlevé.

L'imagination de l'illustre agitateur fut dès ce moment vivement affectée. Sa robuste constitution s'affaissait à vue d'œil. Il dut s'arracher à tout travail, à toute préoccupation sérieuse, et l'on sait que les médecins l'invitèrent à chercher dans les voyages des distractions destinées à éloigner de son esprit le tableau des malheurs de sa patrie. Le mal avait fait de rapides progrès quand il entreprit son pèlerinage à Rome. Nous n'oserions pas critiquer les médecins recommandables à divers titres qui, en France, ont donné leurs soins à l'illustre malade ; mais la science médicale est-elle à l'abri de tout reproche ? L'application inflexible de certains principes devant lesquels un grand nombre de praticiens sont à genoux ne soulèvent-ils aucun scrupule ? Peut-on, quand il s'agit d'une science aussi incertaine que la médecine, proclamer aujourd'hui l'infailibilité d'un système de traitement qui sera condamné demain ? On a rapporté qu'O'Connell témoignait une grande incrédulité pour la science à laquelle ses amis demandaient son salut, et comment n'en eût-il pas été ainsi ? Ce que les médecins disaient être blancs au-delà de la Manche, était noir de ce côté-ci du détroit. Les rapports publiés par les hommes de l'art ne laissent pas voir d'une manière satisfaisante qu'il ait été tenu compte des antécédents de l'illustre malade. On semble n'avoir constaté qu'un phénomène local et accidentel où l'on aurait dû voir une affection qui se liait à toute la carrière de cet homme célèbre. O'Connell ne devait pas être traité comme le premier malade venu, et nous nous demandons si sa maladie a été étudiée dans ses rapports avec tous les phénomènes de cette existence extraordinaire. Les premiers médecins qui, en Angleterre, ont été appelés à donner leurs soins à O'Connell, pensaient qu'une organisation affaiblie, épuisée par une émission si considérable d'idées, par une si prodigieuse activité, avait besoin d'être soutenue, fortifiée, et non appauvrie par des émissions sanguines. En présence des résultats du système contraire, osera-t-on dire qu'ils aient eu tort ? Avec une foi moins aveugle dans les principes à l'ordre du jour dans la science médicale, qui sait si la crise fatale n'aurait pu être retardée, peut-être bien longtemps encore ? Les résultats de l'autopsie ne justifieront à nos yeux un système de traitement que lorsqu'on nous aura démontré que la matière inerte est douée du privilège de traduire avec fidélité les phénomènes de la vie.

O'Connell devait tôt ou tard succomber victime de l'infatigable ardeur qu'il a déployée au service de sa patrie. A la douleur physique, conséquence de ses glorieuses luttes et de ses immenses travaux, se joignaient dix-huit mois des affections morales plus cruelles encore. Par une de ces calamités effroyables dont la Providence a seule le secret, il a vu sa patrie en proie aux horreurs de la famine et la mort moissonner avec une aveugle fureur une jeune et vigoureuse génération, espoir de l'avenir. L'inefficacité des mesures prises par le Gouvernement, la division des partis, l'impuissance momentanée du redoutable levier de l'agitation, la propagande anarchique et anti-religieuse des patriotes libres-penseurs, sont les principales circonstances qui se sont coalisées pour accabler moralement le libérateur de l'Irlande. O'Connell n'a pu survivre à tant d'afflictions ! Il serait téméraire de vouloir préciser la part qu'a eue en particulier chacune de ces circonstances sur la douleur à laquelle il a succombé. Sur sa tombe encore entr'ouvert, dans un moment où l'union seule peut donner à l'Irlande la force dont elle a besoin, nous ne cherchons pas à envenimer des dissensions déjà trop profondes, car nous nous exposerions, en exagérant les effets de certaines attaques sur l'esprit d'O'Connell, de nous rendre coupables d'une accusation d'autant plus odieuse qu'elle serait imméritée.

Nous avons dit les concessions importantes qu'O'Connell a successivement arrachées aux Tories et aux Whigs, par la crainte inspirée aux premiers et le concours donné aux seconds, sans jamais être l'homme d'aucun parti. Il nous reste à dire un mot de ce qu'il n'a pas obtenu, c'est-à-dire du rappel de l'Union, dont on a prétendu que l'agitateur se faisait un drapeau de circonstance pour amuser l'Irlande, flatter ses espérances, inquiéter ses ennemis, sans avoir foi lui-même dans la cause qu'il prêchait.

L'accusation portée sur ce point contre l'illustre Irlandais est purement gratuite ; elle ne repose sur rien ; on ne citera pas de lui un seul mot qui puisse la justifier.

La carrière publique d'O'Connell a commencé par une protestation contre l'union législative et par l'engagement de travailler à reconquérir l'indépendance parlementaire de sa patrie. Que l'on suive O'Connell depuis ce jour, qu'on l'étudie, que l'on parcoure les discours immortels dans lesquels il a revendiqué les droits de l'Irlande, et que l'on réponde ensuite ! On peut faire une large part aux hyperboles et à l'enthousiasme ; mais il n'en restera pas moins acquis qu'O'Connell était profondément convaincu que l'Irlande avait le droit de se gouverner et que le rétablissement du Parlement national était la seule mesure d'où pût découler la prospérité permanente de sa patrie. De cette conviction naissait le devoir d'y travailler avec l'ardeur qu'il a déployée à diverses époques pour affranchir sa patrie du joug que fait peser sur elle une législature étrangère.

La rupture de l'union n'a jamais été, en Irlande même, aussi généralement populaire que la cause de l'émancipation. Quant à l'Angleterre, elle l'a toujours repoussée. Voilà pourquoi, en 1843, le ministère anglais n'a pas cédé comme il le fit en 1829 ; mais oserait-on soutenir que la question qu'O'Connell

à pousser rudement vers une solution n'en recevra pas une très-prochaine ? L'aristocratie irlandaise commence à apprécier le sort que lui a fait l'Union législative à mesure que la ruine de l'Irlande entraîne la sienne. L'Angleterre goûte, depuis deux ans surtout, les fruits amers de sa confiscation, et la Providence, en forçant le gouvernement britannique à nourrir deux ou trois millions d'Irlandais, aidera l'opinion publique à comprendre qu'il y aurait avantage, au lieu d'engloutir sans profit les ressources de l'empire en Irlande, à ce pays le soin de s'administrer et de pourvoir à ses besoins. Le *Times* n'a-t-il pas émis l'idée de donner aux Irlandais quelques millions sterling pour qu'ils débarrassassent d'eux l'Angleterre ? La grande pensée O'Connell a pour elle l'avenir. Ses efforts, pour n'avoir pas été couronnés de succès de son vivant, ne seront pas stériles. Les grandes choses qu'il laisse inachevées sont en voie de réalisation. Mais, d'ailleurs, quelque reculé que cet événement puisse être, le rétablissement de l'ancien Parlement se concilie parfaitement avec la constitution britannique. O'Connell a toujours été sur cette question profondément convaincu de tout ce qu'il a dit, et lui-même a répondu à ses détracteurs :

« On me reproche de manquer de sincérité ; on veut que ce soit uniquement pour intimider le Parlement anglais que j'ai commencé ce mouvement : Irlandais, n'en croyez rien. Je veux que le drapeau que j'ai déployé flotte sur ma tombe ; je ne cesserais de combattre que lorsque nous aurons un Parlement national à Dublin ; oui, je le jure devant mon pays ! »

M. Sharman Crawford pense « qu'il y a ces différences si grandes sur une foule de points entre l'Irlande et l'Angleterre, qu'il est impossible que le même Parlement fasse des lois pour tous. » Le rappel de l'Union a d'ailleurs un précédent. Cromwell, dans un acte de despotisme, avait déclaré le Parlement irlandais uni à celui de la Grande-Bretagne. A la Restauration, Charles II. en 1651, prononça la révocation de l'Union. Non, O'Connell n'était ni un insensé, ni un menteur ; il avait foi dans la cause à laquelle il a consacré son existence. Prétendre que l'Irlande et O'Connell veulent autre chose que le rappel, c'est bien peu connaître l'homme et le pays que l'on juge si lestement. Nous voudrions bien que l'on nous expliquât par quel expédient O'Connell est arrivé à convaincre ses compatriotes de ce qu'il ne croyait pas lui-même ? A-t-on jamais vu un homme sans foi dans la cause dont il se fait le champion opérer les prodiges qu'O'Connell a réalisés en Irlande ? Quant à la question de savoir si la rupture de l'Union serait réellement avantageuse à son pays, il nous semble que le témoignage du libérateur doit avoir quelque autorité, car il devait connaître assez bien les besoins de sa patrie et les moyens d'y satisfaire. O'Connell manquait-il de sincérité quand il s'écriait :

« Il ne saurait y avoir de transaction sur le rappel ; j'aimerais mieux mourir dans un cachot. Non ! non ! tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne transigerai pas ! Tant que je vivrai, je soutiendrai que l'Irlande a le droit d'avoir son Parlement ! »

Tout au commencement de l'agitation catholique, il disait à ses compatriotes :

« Mon parti est bien pris. Je foulerais aux pieds l'émancipation si elle devait retarder le rappel. Demain, le premier ministre m'offrirait le rappel à condition qu'on remettrait en vigueur tout le Code pénal contre les catholiques, que j'accepterais joyeusement cette offre. Je le déclare du fond de mon âme, devant Dieu et mon pays ! »

Où, quoi que l'on en dise, l'Irlande peut hardiment écrire sur la tombe de son grand citoyen, ainsi qu'il en a souvent exprimé le désir : *Il a vécu et il est mort en partisan de la rupture de l'Union.* Nous laissons tant de lacunes dans ce que nous pourrions rapporter à la gloire du libérateur irlandais que nous ne nous occuperons pas de rechercher s'il n'y a pas à signaler quelques légères taches dans une vie politique semée de tant d'événements.

Tous ceux qui l'ont approché s'accordent à reconnaître que sa vie privée ne brilla pas de moins d'éclat que sa vie publique. S'il recevait avec orgueil la liste civile que l'Irlande offrait à son roi, sa libéralité le rendait cher à ses compatriotes malheureux. Daniel O'Connell fut irréprochable dans ses relations privées, toujours fidèle aux devoirs de l'amitié, aimé de ceux qui l'ont connu, estimé par toutes les personnes qui n'avaient pas intérêt à le haïr, ses manières affables désarmaient la malveillance, et les préjugés de ceux qui l'approchaient s'étaient dissipés quand ils s'éloignaient de lui. Il savait être poli sans être cérémonieux, fier avec les gens hautains, doux et affable avec les humbles. Ses vertus privées ne sauraient être indifférentes à sa patrie, car elles concouraient à servir ses intérêts. Le libérateur de l'Irlande laisse quatre fils, Morgan, Maurice, John et Daniel. Les trois derniers sont membres du Parlement britannique.

Il est incontestable que l'Irlande ne doit pas à O'Connell seul d'avoir secoué sa servitude et de s'être réveillée à la liberté ; mais comme l'a dit M. de Beaumont : « Si O'Connell n'a pas créé l'Irlande catholique émancipée, quel autre pouvait aussi bien que lui la représenter ? S'il n'a pas seul imprimé à l'Irlande le grand mouvement qui l'a si prodigieusement hâté et développé ? » S'il n'a pas fabriqué les instruments de liberté que possède l'Irlande, quel autre aurait su les manier comme lui ? Quel est, celui qui, en face des besoins de l'Irlande, en eût fait une si profonde intelligence et eût mis à leur service d'aussi grandes facultés ?

O'Connell a été enlevé à ses amis et à sa patrie, mais tout n'est pas mort avec lui. Son esprit animera les Irlandais, qui seront pour la posté-

rité comme les pages vivantes de son histoire. Son nom sera le mot d'ordre de la liberté et son tombeau le rendez-vous des fils de l'Irlande !

JULÉS GONDON.

FIN.

LETTRE AU PRÉSIDENT ET AU VICE PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION COLONIALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Suite et fin.

« C'est l'état progressif du commerce des lacs de l'Ouest qui a fait faire l'entreprise du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique.

« On reconnaît généralement que le débouché naturel pour le commerce des lacs d'en haut est le fleuve St. Laurent, maintenant navigable pour les plus gros vaisseaux à voiles, et si l'hiver n'interrompait pas cette voie, il est impossible d'imaginer le montant des affaires qui se feraient à Montréal et à Québec. Mais malheureusement pour la mère-patrie et pour les colonies, ces entraves ne pourront probablement jamais être levées, le Canada sera forcé de chercher des moyens artificiels de transport à l'exemple de ses voisins et de remédier aux difficultés naturelles de sa position par un railroad entre Montréal et l'Atlantique à la ville de Portland.

« La distance entre Montréal et Portland par la ligne de railroad maintenant en construction est entre 270 et 280 milles ; On estime que le prix de construction n'excèdera pas £1,750,000 et que le prix du transport d'un baril de fleur n'excèdera pas 2 chelins courant.

« Recourant donc aux rapports établis plus haut du prix de transport de la fleur à Montréal, à Boston et à New-York, on remarquera qu'on peut la livrer à Portland, avec un seul chargement de vaisseaux à Montréal, pour 2s 11d. † 2s=4s 11d. pendant qu'à New-York elle coûte 5s 1½d. et à Boston 6s.

« Il faut observer ici que Portland est plus près de la Grande-Bretagne que New-York, de deux jours de voile et qu'il possède un havre admirable ; l'hiver n'interrompt pas le cours des opérations et l'assurance peut s'effectuer là à aussi bas prix que dans tous les autres ports du rivage de l'Atlantique. Les vaisseaux pourront être chargés directement des charriots du railroad sans frais de transport, ni de chargement, etc.

« L'effet de ce railroad sera de donner à Montréal, et en Canada, un débouché dans les temps où la navigation du St. Laurent est arrêtée.

« Dans l'été liberté sera donnée de choisir les marchés aussi bien que la route selon qu'il sera moins dispendieux pour le fret ou l'assurance. Il ne sera plus nécessaire de transporter les produits ou les marchandises importées dans des temps peu favorables, ce qui placera ainsi nos marchands sur le même pied que ceux de New-York et de Boston.

« Pour monter qu'il est grandement temps d'ouvrir cette voie au commerce, il faut observer que l'effet du système du *draw-back*, adopté dans les Etats-Unis, en 1845, a été de créer immédiatement un commerce étendu entre New-York et le Canada Ouest. On a remarqué que l'année dernière, cinquante vaisseaux trouvèrent de l'emploi sur le canal d'Oswego, et \$75,000 furent payés au port d'Oswego seulement pour le passage des marchandises vers le Canada, nonobstant un droit différentiel de 7 par cent, qui existe dans le Canada pour les marchandises importées d'Angleterre par les Etats. Tout ce fret sera, sans doute, transporté sur le railroad quand il sera terminé, et on peut espérer un grand accroissement de ce commerce, quand le droit différentiel mentionné aura disparu, ce qui arrivera bientôt puisque le parlement l'a laissé à la disposition de la législature coloniale. La vue du changement qui s'opérera dans le commerce du Canada quand le railroad sera terminé, entre Montréal et Portland, a porté les promoteurs de cette œuvre à espérer un grand montant d'affaires tant en marchandises qu'en produits avec la Grande-Bretagne, par la voie de Portland. Un autre avantage que le Canada retirera de la construction de ce railroad sera d'être un entrepôt des marchés de la Nouvelle-Angleterre pour les produits de l'Ouest ; marchés auxquels le manque de communication a jusqu'ici empêché complètement le marchand Canadien d'avoir accès. Par rapport à cette partie du sujet, il faut faire attention qu'il se construit maintenant une ligne de railroad de Boston à Sherbrooke environ 100 milles à l'Est de Montréal. Ce railroad part du quartier Nord de Boston et passe par les parties où sont les plus riches manufactures de la Nouvelle-Angleterre, comme les villes de Lowell, Nashua, Manchester, Essex, etc. Cent milles sont maintenant en opération ; cinquante seront prêts dans novembre prochain ; et de 120 milles qui restent pour Sherbrooke des engagements sont pris pour 40.

« En parlant des marchés pour les produits de l'Ouest fournis par la Nouvelle-Angleterre, il est bon de déterminer brièvement la position de ces contrées, et les canaux par lesquels on supplée à leurs besoins.

« L'état de Maine est la partie nord-ouest de l'union, située entre le Canada et l'Atlantique.

« Il contenait en 1830 une population de 399,955

« Do de 1840 de 501,793

« Accroissement dans dix ans 101,838

« Et il a continué de croître dans la même proportion. C'est le principal marché qui fournit le bois aux Etats-Unis ; les pêcheries y sont sur un grand pied ; pour la construction des vaisseaux il fait plus que tout autre état de l'union ; pendant qu'il est le troisième sous le rapport du tonnage. Mainte-

nant le Maine fait beaucoup d'affaires par le transport des bois et des poissons dans les Indes Occidentales, dans l'Amérique du Sud et la Méditerranée; ce qui augmentera beaucoup quand les marchands de cet état pourront prendre les grains comme article de commerce.

“ Ils ne peuvent pas le faire à présent, puisqu'ils sont obligés d'en aller chercher dans les états de New-York et de Boston, pour un montant estimé par un gentilhomme du Bangor qui s'entend dans cette matière; à 300,000 barils de fleur; 500,000 boisseaux de blé d'Indes; avec lard et autres articles en quantité proportionnelle. Ce montant est fondé sur le fait que de New-York seulement il y eut vers les états de l'est un transport de 255,000 barils de farine; et le Western railway en transporte à Boston pour les mêmes marchés 275,000 barils. Maintenant le prix de tous ces objets à New-York, s'élevait à 5s 14d. par baril, et à Boston à 6s; pendant qu'à Montréal on les livre pour 4s 11d. On peut donc assurer que le transport des produits de l'ouest dans le Maine se fera par Montréal et par le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique. La distance comparative de Buffalo à Portland sera comme suit:—

	Boston.	Montréal, via Oswego.
Navigation sur le lac par des vaisseaux portant 3,500 barils.	370	200
Canal par les barges de 700 barils.	rien	200
Railroad.	275	200
Railroad, ou goëlettes.	rien	106
	645	706

“ Via New-York la distance serait moitié plus considérable. Outre que la distance est plus courte par Montréal, il faut observer que les frais de transport sont nécessairement moins élevés. On a fait allusion au railroad maintenant en voie de construction, conduisant de Boston au chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique à Sherbrooke.

“ L'importance de ce débouché pour le commerce du St. Laurent, sera comprise par l'exposé succinct de la position présente des principales villes manufacturières le long de la ligne. Lowell avait une population en 1844, de 25,165; capital employé pour les moulins, en 1845, \$10,550,000; moulins à filer 228,858; Nashua population, 6,000; moulins à filer 40,000. Manchester population 13,000; moulins à filer 100,000, etc.; et plusieurs autres moulins séparés. On peut juger de l'état progressif du commerce de ces populations par le fait que, en 1823 Lowell n'avait encore que 3,532 habitants, et les autres villes n'existaient pas. Il est inutile de donner plus de détails sur le progrès des manufactures au Massachusetts, il suffit d'examiner l'augmentation de la population entre 1830 et 1840.

En 1830 population.	610,408
1840 do.	737,700
Augmentation.	127,292

“ Et des hommes bien informés disent que ce progrès continue dans la même proportion.

“ Massachusetts et New-Hampshire ne font pas assez de produits agricoles pour leur population, et ce qui leur manque vient des Etats de l'ouest; On peut connaître le montant de ce qui leur manque parce que le Western railroad livre de fleur aux stations entre Albany et Boston, et voici le tableau des livraisons à ces stations.

1842	172,110	barils de fleur.
1843	244,239	“
1844	297,403	“
1845	228,183	“

“ Les autres grains, le beurre, le lard, etc., forment de grands items de commerce.

“ Ces rapports deviennent d'un grand prix par la circonstance que le Western railroad est à présent la seule route qui conduit de Boston aux lacs, et passe parmi une population qui n'est pas éloignée en nombre de celle où passe le railroad qui va à Montréal, sans être cependant capable de rivaliser pour le montant des affaires.

127	“	“	de Lowell et Nashua.
10	“	“	Concord.

“ La nouvelle compagnie a aussi loué la partie qui s'étend vers le Canada à un intérêt garanti de dix par cent.

“ Par ces circonstances, on peut supposer que la société mercantile de Montréal et les directeurs de la compagnie du railroad du St. Laurent et de l'Atlantique, attachent une grande importance à une union avec le Massachusetts et la ville de Boston, connexion dont ils attendent un résultat avantageux; en autant que les causes qui rendront la route du Canada préférable pour les manufactures américaines échangées pour les produits de l'ouest, la rendront aussi plus avantageuse pour la transmission de leurs marchandises dans l'intérieur. On peut dire la même chose de ceux qui importent à Boston des productions étrangères, ils sont, en grande partie, forcés d'acheter à New-York et à Boston.

“ Après cette exposition des raisons d'après lesquelles on peut croire que le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique ouvrira un passage commode pour le Canada et les Etats de l'ouest, et après avoir suffisamment démontré qu'il

peut rivaliser avec les routes maintenant ouvertes, il est convenable de terminer cette partie du sujet en établissant que, par l'expérience des dernières années, particulièrement de 1846, (quand, à cause des difficultés d'envoyer des produits de Buffalo à Albany le fret s'élevait de 45 à 118 cents par baril), il doit être évident qu'il n'est pas nécessaire de croire que le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique produira une grande diminution dans les affaires des voies existantes, vu qu'on ne peut pas douter que les moyens de transport actuel ne sont pas suffisants pour l'augmentation du commerce et qu'il faut ouvrir de nouveaux canaux, parmi lesquels le fleuve St. Laurent et le railroad seront les plus expéditifs, les moins dispendieux. Les considérations sur l'état présent du commerce du Canada, des Etats de l'ouest, et d'une partie de la Nouvelle-Angleterre, ont été soigneusement pesées par les directeurs de la compagnie du railroad du St. Laurent et de l'Atlantique. Les directeurs ayant considéré quel peut être l'augmentation des affaires en attendant que le railroad soit ouvert, ont confiance que les résultats suivants seront obtenus. Pour cela il a été décidé que le railroad canadien et américain de Portland à Montréal serait construit de 5 pieds 6 pouces comme pouvant porter un fret plus considérable que ceux de 4 pieds 5 pouces.

Fleur pour l'Etat du Maine, et les provinces de l'est du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.	barils	250,000
Fleur pour les contrées manufacturières de Massachusetts et de New-Hampshire, supposons la moitié du montant des affaires du Western railroad.	barils	164,000
Fleur à transporter en Angleterre, aux Indes-Occidentales et aux marchés étrangers.	barils	500,000
Blé d'Indes et autres grains dans la proportion de 1/4 à la fleur, égal à.		250,000
	Barils	1,164,000

Porc, bœuf, beurre, fromage, etc., etc., égal à 50,000 barils de porc.

On estime le montant des marchandises, et des produits des Isles Occidentales et des effets étrangers venant de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis à dix mille tonneaux.

Par rapport au trafic des passagers, on peut remarquer que ce railroad sera la voie la plus expéditive pour la classe mercantile du Canada en général, pour aller à l'Atlantique, soit qu'ils veulent porter leurs effets en Angleterre, soit qu'ils veulent faire leur commerce dans les Etats-Unis, et durant près de six mois de l'année, ce sera le seul moyen de communication entre toute la population du Canada-Est et une partie du Canada Ouest, population qui s'élève maintenant à plus de 500,000 âmes, et les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Il formera une communication prompte et facile entre le Canada et les autres provinces britanniques du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Halifax par le moyen de ce railroad, sera à quarante heures de Montréal, supposons trente heures par les steamboats et dix par railroad.

Une autre source pour le trafic des passagers est le plaisir que les Américains prennent à voyager. Dans l'été, la chaleur des Etats du sud, qui est extrême, force un grand nombre à voyager vers le nord, et même avec les communications actuelles, plus de deux mille visitent Montréal chaque été. Le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique, passant dans les parties les plus pittoresques du Canada, et dans le New-Hampshire approchant la grande scène des montagnes Blanches (lieu favori des Touristes), en attirera sans doute, un grand nombre pour qui les autres routes n'avaient rien d'intéressant.

On peut croire qu'un nombre considérable d'émigrés choisiront les ports de Portland ou de Boston pour venir en Canada par le railroad. En partant de l'Angleterre dans le mois de février ils pourront s'établir sur des terres dans le mois d'avril, ce qui leur donnerait un avantage sur ceux qui viendraient par Québec, vu que ceux-ci ne peuvent arriver que vers la fin de mai ou juin.

Quant aux affaires du railroad, dans le Canada, on doit observer que la population du voisinage de la route était en 1842 de 96,976 habitants, (sans compter la population de la ville de Montréal, environ 50,000) qui sont presque tous de petits propriétaires; les laboureurs ou personnes de cette classe ne formant qu'une petite proportion de la population agricole de l'Amérique et du Canada. Les ressources de ces contrées, selon le recensement de 1843, étaient estimées à 263,778 boisseaux de blé; 1,534,407 boisseaux de blé d'Inde et autres grains, 1,731,161 boisseaux de patates, 83,371 pièces de bêtes à cornes, 24,649 chevaux et un grand nombre de moutons et de cochons. Ces montants sont maintenant beaucoup accrus.

“ Le trafic des passagers par les voitures, entre les townships de l'est, s'élevait, assure-t-on, l'année passée, à quinze personnes par jour, ou environ 4,500 par année, sans compter ceux qui se servent de leurs propres voitures, et il y en a un très grand nombre.

“ Le fret des marchandises entre les townships de l'est, au prix de £3 15s. par tonneau, monte à plus de 6,500 tonneaux, (la ville de Sherbrooke a maintenant à elle seule 1,075 tonneaux). Ce fret sera porté par le railroad pour 25s. par tonneau; et aussi il est naturel d'attendre un grand accroissement.

“ Les bestiaux, chevaux, moutons, cochons, etc., etc., que l'on conduit à Montréal ou à Québec à pied, fourniront, nous en sommes sûrs, un revenu de £2,500 au railroad, et les grains, les patates et autres produits agricoles donneront pas moins de £5,000.

Les seigneuries canadiennes, ou les lieux traversés par le railroad entre les townships de l'est et Montréal, sont maintenant bien peuplés, plusieurs villages et une petite ville sont situés sur la ligne, et entretiennent une relation constante avec Montréal. Des quantités considérables de grains sont envoyées là et le tonnage est beaucoup élevé. Ces contrées donnent de l'emploi à deux steamboats, pendant l'été, et deux ne sont plus suffisants aujourd'hui pour les affaires. La distance à Montréal par eau est de 90 milles, par railroad seulement....

Un autre item qui formera un article précieux pour le trafic, après quelques années de la construction du railroad, sera le bois de chauffage pour Montréal. Il coûte à présent environ 25 la corde de 128 pouces cubiques; pendant que par la ligne du railroad, 45 milles de Montréal, on pourra le livrer pour 5 la corde. Le prix du transport au marché n'excèdera pas certainement 10, en supposant le fret du railroad de 7s 6d; et ainsi on pense qu'une grande partie du bois de chauffage sera transportée de cette manière. On estime qu'il se consume à Montréal 150,000 cordes de bois; un tiers de cette quantité, probablement, payerait le railroad sur le pied de 7s 6d.

En somme, tout ce que nous avons dit des ressources variées des revenus par le railroad du St. Laurent et de l'Atlantique, devait nécessairement entrer dans les estimés, comme très-important. Nous n'avons rien dit de trop, mais nous avons beaucoup omis.

Mon objet a été de démontrer, par de bons renseignements, que cet ouvrage, dont personne ne peut nier l'importance pour le commerce du Canada, promet d'être grandement profitable. Quoiqu'il soit difficile de déterminer la progrès des affaires après l'ouverture des communications, cependant les frais de construction étant peu considérables, le résultat ne peut être qu'avantageux pour les propriétaires, avec un trafic beaucoup moins étendu qu'il n'est requis sur les railroads de la Grande-Bretagne.

Estimé général du trafic sur le Railroad du St. Laurent et de l'Atlantique, dans le Canada.

	HAL.	CUR.
Fleur et blé d'Indes, 1,164,000 barils, à 10 1/2	£49,470	
Porc, bœuf, beurre, etc., égal à 30,000 barils, à 11 3/4	3,125	
Marchandises de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, produits des Indes Occidentales, poisson, etc., 10,000 tonnes à 25s.	12,500	
Le tonnage des townships de l'est 6,500 tonneaux à 25s.	8,125	
Bêtes à cornes, moutons, cochons, chevaux.	2,500	
Sel.	750	
Grains et patates.	5,000	
Tonnage des campagnes canadiennes, marchandises, grains, bêtes, etc.	5,000	
Chauffage 50,000 cordes à 7s 6d.	18,750	
Bois de charpente 6,000 à 10s.	3,000	
Les passagers y compris le trajet de Sherbrooke à Montréal, en triplant le nombre actuel (ce n'est pas trop sûr) 30,000 à 200	£30,000	
Les petits trajets entre Montréal et Sherbrooke, et les localités le long du trajets pour les passagers	10,000	
Par les malles	2,000	
	£150,220	
Dépense pour l'entretien, à 4 par cent.	70,603	
Profit net chaque année.	£79,612	

Les directeurs de la compagnie espèrent avoir un surplus de £50,000 cours d'Halifax, seulement sur la partie du railroad qui appartient au Canada, quand la ligne sera en pleine opération.

La longueur que le Canada doit construire est d'environ 130 milles; et quoique les estimés ne soient pas tout à fait complets, on s'attend que le coût de construction n'excèdera pas £25,000 cours d'Halifax, quarante-cinq milles, y compris les frais des quais et du Terminus à Montréal, ayant été entrepris, à des conditions qui font obtenir cette dernière partie pour £275,000. On verra donc que, mettant l'importance commerciale de côté, l'entreprise du railroad du St. Laurent et de l'Atlantique doit être regardée comme des premières de cette nature.

Les directeurs ont désiré mettre la partie canadienne sous contrat pour la faire terminer immédiatement, mais malheureusement la terreur qui a saisi tous les railways en Angleterre, les a empêchés pour le présent, en grande partie, d'aider à former le capital nécessaire, qu'ils avaient attendu dans cette contrée et à commencer l'ouvrage avec bien plus que ce qui a été souscrit en Canada. La grande importance de cette entreprise, si on la considère attentivement, frappera tous ceux qui sont intéressés à la prospérité de la colonie, et c'est dans la ferme conviction que ce railroad ne pourra jamais languir, que, notwithstanding tous les découragements et tous les obstacles, les propriétaires ont unanimement dirigé l'ouvrage de manière à le faire avancer autant que les moyens le leur permettaient. Je ne douterais pas qu'il fut terminé aux frais de la colonie seule, s'il était nécessaire; il est cependant bien digne de la considération de ceux qui sont engagés dans le commerce de cette importante contrée, si, (en supposant que nos tableaux soient corrects), ce n'est pas leur intérêt de hâter la construction du railroad du St. Laurent et de l'Atlantique.

"Pour conclure, je dois vous exprimer ma reconnaissance pour votre permission obligeante de vous adresser ces remarques.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre
très obéissant et humble serviteur,
A. T. GALT.

"Un des directeurs de la compagnie du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique."

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1847.

LE MONTREAL WITNESS.

Le *Montreal Witness*, que nous ne recevions plus depuis trois semaines, nous est parvenu mardi à notre grande surprise. Dans ce numéro, avant l'article éditorial, il se trouve une communication où l'on critique fort le compte-rendu d'une assemblée de la tempérance, tenue le 22 août, que donne la *Revue Canadienne*. Comme les *Mélanges Religieux* ont eux-mêmes publié ce compte-rendu, et que l'on attaque dans cette critique la Religion Catholique que l'on traite d'absurde et que l'on dit être une Institution "qui dégrade cette plus noble partie de l'homme, l'Intelligence," nous croyons devoir répondre à cette communication que l'éditeur approuve par les paroles qui suivent: "Ce qui précède est inséré seulement pour montrer l'absurdité de la Religion Romaine (*Romanism*) et non pour dépriser (*disparage*) soit celui qui nous a quittés (M. Hudon) soit la société de tempérance."

Ce qui déplaît si fort au *Montreal Witness*, ce sont les deux résolutions suivantes:

1^{re}. Que la société de tempérance, dans la vive et poignante douleur qu'elle éprouve de la mort de son président le Rév. M. H. Hudon, V. G. du Diocèse, ne trouve de consolation que dans la PENSÉE que le Dieu des miséricordes L'A APPELÉ AU CIEL pour couronner l'héroïque charité avec laquelle il s'est sacrifié pour secourir ses frères souffrants.

2^e. Qu'en reconnaissance des services reçus du Rév. M. Hudon, la Société de Tempérance fera chanter un service solennel dans la Cathédrale pour le repos de son âme.

Après les avoir citées, la communication du *Witness* dit: "Est-il possible de concevoir quelque chose de plus contradictoire et de plus absurde que ces deux résolutions rapprochées l'une de l'autre." D'abord nous le demandons à tous les catholiques, y en a-t-il un seul qui se soit mépris sur le mot "PENSÉE" qui se trouve dans la 1^{ère} résolution? Ce mot PENSÉE aura été compris par eux tous comme exprimant une espérance, un désir. C'est une tournure française que l'on emploie souvent pour marquer son espoir; pourtant personne ne s'y trompe et ne demande: "Qui vous a fait une révélation, pour Penser ainsi?" Mais le *Witness*, qui veut à tout prix montrer que le Catholicisme est impraticable, absurde, dégradant pour l'esprit humain, le *Witness* prend tout à la lettre, et se demande comment des citoyens intelligents peuvent penser que celui que nous regrettons est au ciel, et décider de chanter un service pour le repos de son âme." Car selon lui, s'il est au Ciel, à quoi bon chanter un service pour le repos de son âme? Nous voulons que le *Witness* nous comprenne bien. Dans la première résolution, on exprime une espérance que Dieu a déjà couronné les travaux de l'excellent prêtre dont nous venons d'être privés. Dans la seconde, on décide de lui faire chanter un service. Et pourquoi ce service? Pour le repos de son âme; c'est-à-dire que, si notre espérance, notre vœu, notre pensée qu'il est déjà dans le séjour des bienheureux, ne se trouve pas réalisée; si ce bon prêtre a encore à expier en Purgatoire quelques légères fautes, les prières des fidèles sur la terre pourront lui servir et l'aider à satisfaire à la justice de Dieu. C'est, comme l'on voit, une œuvre de charité que l'on fait dans le doute où l'on est, que les portes du ciel lui aient déjà été ouvertes.

Mais si notre espérance, notre désir, notre pensée se trouve réalisée, les citoyens, qui font chanter le service, ne montrent pas pour cela un manque d'esprit, comme le voudrait faire croire le *Montreal Witness*. Au contraire, ils ne font que se conformer à la doctrine de l'Eglise; ils montrent leur foi, et voilà tout. En effet, c'est un article de foi, parmi les Catholiques, que l'Eglise militante par ses prières vient au secours de l'Eglise souffrante; qu'ainsi le fidèle sur la terre peut en priant diminuer les peines des âmes du purgatoire; et de plus les prières que l'on fait pour le repos de l'âme d'une créature qui aurait eu sa délivrance, ne sont pas perdues pour cela et servent à celles qui se trouvent en purgatoire. Voilà comment l'on peut expliquer les résolutions que nous donnons plus haut; elles sont toutes naturelles, tout raisonnables, et ne dénotent pas chez leurs auteurs le moindre indice de folie, quoiqu'en puissent dire le *Montreal Witness* et son correspondant. En finissant, nous espérons que le *Montreal Witness* se montrera dorénavant un peu moins prompt à nommer absurde et dégradante une religion dont il ne connaît pas la sublime doctrine, ou au moins à laquelle il ne veut pas rendre justice.

A L'AURORE DES CANADAS.

Rien ne nous a tant surpris que le premier article éditorial qui se trouve dans l'*Aurore* du 7 courant. A lire cet article, on croirait que l'*Aurore* n'avait suspendu sa discussion avec les *Mélanges* que dans la pensée que ceux-ci allaient l'injurier, et par là lui donner des armes puissantes. Mais l'*Aurore*, voyant qu'il n'en est rien, ne vent pas céder si vite, et revient mardi dernier, dans un article intitulé "La conduite récente des *Mélanges*," réveiller des choses qui sont passées depuis près de deux mois. Pour notre part, nous l'avions dit, nous ne voulons pas recommencer à traiter cette question; elle est toute traitée; que l'on regarde nos articles à ce sujet. Quant à dire à l'*Aurore* sous la direction de qui se trouvent les *Mélanges*, nous lui répondrons que sur ce sujet, elle en saura plus long par la suite. Par rapport à la jeunesse que le Rédacteur de l'*Aurore* veut bien reprocher à celui des *Mélanges*, nous voulons qu'il comprenne bien que la JEUNESSE ou la VIEILLESSE ne fait rien à l'affaire; que ce soit un *vieillard* ou un jeune homme à qui est confiée la rédaction des *Mélanges*, tant que les lecteurs de ce dernier journal se diront satisfaits, nous croyons que personne autre n'y peut trouver à redire. D'ailleurs, il vaut toujours mieux bien méditer les vérités que contient un article, que de demander quel est celui qui parle ainsi, et de lui lancer l'injure à pleines colonnes de journal, tout en reprochant la même chose à ses adversaires, et cela d'une manière si forte et si peu ménagée que ce peut être une question de savoir s'il n'y aurait pas lieu à une action en dommage. Nous n'en dirons pas davantage; nous nous en tenons à ce que nous avons dit; nous protestons de nouveau que nous n'avons donné à personne le titre d'imbécile ou autres semblables; que par conséquent, quoiqu'en puisse dire le Vénérable Rédacteur de l'*Aurore des Canadas*, nous ne devons de réparation à personne. Enfin, nous offrons nos très-humbles remerciements au même Vénérable Rédacteur pour toutes les insinuations *courtoises*, pour toutes les gentilles expressions telles que celles de "jeune homme débiteur de faussetés," "manquant de lumières," "coupable de spoliation lâche," etc. etc. qu'il a bien la bonté d'employer à notre égard dans son dernier article.

RÉPONSE AU HERALD.

Dans notre feuille du 31 du dernier mois, nous disions que "la ville de Westfield, aux Etats-Unis, vient de se prononcer dans une affaire assez importante; elle exclut de la boîte des jurés, les personnes qui appartiennent à la société des Odd-Fellows." Nous ajoutions que "c'est un fait à remarquer."

Le *Montreal Herald* du 6 septembre, que nous n'avons pu voir que le 8, nous demande dans quel Etat est située cette ville de Westfield, et "quelle est l'autorité sur laquelle nous nous appuyons pour raconter ce fait improbable." Nous ne saurions dire dans quel journal américain se trouve cette nouvelle, mais nous pouvons référer le *Montreal Herald* à la feuille du *Montreal Transcript* du 28 du mois d'août. Il y verra au commencement de la seconde colonne de la seconde page deux petits paragraphes, dont voici la traduction:

"1^o. Neuf bêtes à corne appartenant à un homme d'Albany, Me, ont été tuées par le tonnerre, dans une tempête récente."

"2^o. La ville de Westfield, dans cet Etat (*in this State*), à une assemblée de ville (*town meeting*) tenue dernièrement, a voté pour l'exclusion de la boîte du jury les noms des personnes qui appartiennent à l'ordre des Odd-Fellows."

Dans le premier paragraphe, il y a Me, (Maine), et dans le second il y a "dans cet état," *in this state*. C'est suffisant, nous pensons, pour répondre à la demande du *Herald*. Toutefois si cela ne suffit pas, peut-être le *Montreal Transcript* pourrait-il se souvenir dans quel journal américain se trouve la nouvelle que conteste le *Herald*.

Le *Herald*, dans sa feuille du 7 septembre, apprécie les affaires européennes dans un article éditorial bien remarquable. Cependant il s'y trouve une phrase que nous aimons à expliquer, et pour cela nous la traduisons de suite:

"La protestante Angleterre, dont le roi réformateur (*the reforming King*), dans le seizième siècle, reçut un jour le titre de Défenseur de la Foi Romaine, paraît de même devoir devenir, dans le dix-neuvième siècle, la Protectrice des Etats-Romains."

Ce mot Réformateur est peut-être un peu trop rapproché de Défenseur de la Foi. Il eût été plus correct de dire: "La protestante Angleterre, dont le roi, dans le 16^e siècle, reçut un jour le titre etc, et fut plus tard réformateur, etc." De cette manière, il n'y aurait pas d'ambiguïté, pas de place à la plus légère méprise. Nous savons fort bien que cette phrase n'a pas été ainsi construite dans un mauvais but; aussi nous hâtons-nous de le reconnaître, et de nous borner à faire la remarque qui précède.

Nous avons eu le plaisir d'assister mercredi à l'Exhibition d'Horticulture qui a eu lieu dans une des vastes salles du Marché Bonsecours. Les souscripteurs avaient leur entrée *gratis*, et les autres visiteurs payaient la modique somme de 1s. 3d. En paraissant à la porte de la salle, l'on se trouvait dans une belle allée de verdure, bordée de plates-bandes et de sapins; à l'extrémité de l'allée, on se trouvait dans la salle d'exhibition qui offrait le plus beau coup-d'œil possible. Sur quatre tables parallèles se trouvait une variété infinie de fruits de toutes sortes, de pommes, poires, prunes, cerises, melons, citrouilles, etc. etc. Puis des légumes d'une grosseur étonnante, des plantes rares et des plus variées, des fleurs de toutes espèces etc. etc. Rendu à l'extrémité de la salle, l'on avait en face de soi un fort joli jet d'eau et un pan de mur garni de roses, d'œillets, de dalias, de pensées, etc. etc. Enfin, à tout ce tableau enchanteur se joignait le gazouillement d'un grand nombre d'oiseaux au plus beau plumage et aux chants les plus harmonieux, que venaient de temps en temps seconder les accords de deux troupes de musiciens que l'on s'était procurées pour l'occasion. Son Excellence, Lord Elgin, accompagné d'un grand nombre de militaires et de civils, est venu honorer l'assemblée de sa visite. S. E. a examiné avec attention les différents fruits et végétaux que lui indiquait M. Villeneuve, prêtre du séminaire et Président de la Société d'Horticulture, et a paru des plus satisfaites de la beauté et de la variété des fruits, des légumes, des fleurs, etc, qui se trouvaient réunis dans la salle. Dans les quelques instans où nous avons été présent, nous pouvons assurer qu'il y avait au moins quatre cents personnes présentes. En sorte que Montréal a prouvé mercredi qu'il sait reconnaître et apprécier les efforts de nos fleuristes, etc. pour améliorer la qualité des productions végétales, et rivaliser en ce point comme en bien d'autres avec nos industrieux voisins.

Nous accusons réception de quatre documents parlementaires qui suivent:

1^o. Tableau du surintendant de l'Education du Bas-Canada, indiquant les Comtés qui ont reçu des sommes d'argent pour la construction de maisons d'écoles, etc., et les municipalités qui ont reçu leur part du fonds des écoles depuis le 1^{er} janvier 1846, au 1^{er} juillet 1846, et depuis le 1^{er} juillet 1846 jusqu'au 1^{er} janvier 1847.

2^o. Message de Son Excellence Lord Elgin transmettant copies de 7 dépêches; la première relative aux Iles de la Magdeleine; la se-

conde relative aux règlements à observer en incorporant les Compagnies de Banque dans les colonies, la troisième qui signale les objections qui s'opposent aux droits différentiels etc. sur les articles de cuir, la quatrième relative à l'acte pour amender la loi d'enregistrement pour le H. C., la cinquième qui indique certaines dispositions omises dans l'acte du pont suspendu de Niagara, etc., la sixième relative au Bill réservé pour incorporer la banque des marchands, la septième enfin qui indique les amendements à faire à l'acte relatif au chemin de fer Grand-Occidental et à celui de Montréal à Laëhine.

3°. Message de S. E. Lord Elgin transmettant copies d'une dépêche relative à la réciprocité du commerce entre le Canada et les Etats-Unis, et d'une seconde qui déclare que le montant de l'excédant des frais de port perçus dans le Canada, sera versé dans la caisse du Receveur-Général.

4°. Message de S. E. Lord Elgin transmettant copies de 4 dépêches: la première, relative à la propriété littéraire, explique les intentions du gouvernement de Sa Majesté; la seconde a rapport au Bureau de Poste, aux chemins de fer et au commerce de l'Amérique Britannique du nord; la troisième, relative au commerce de colonie à colonie, donne copie d'un acte passé dans la législature de la Nouvelle-Ecosse; la quatrième, relative au commerce de colonie à colonie, transmet des copies des dépêches des gouverneurs du Nouveau-Brunswick, de l'Île du Prince Edouard et de Terre-Neuve.

Pour ces documents, nous offrons à qui de droit nos sincères remerciements.

C'est avec le plus grand contentement que les citoyens de Montréal viennent de voir disparaître le piquet de soldats qui se trouvait vis-à-vis la colonne Nelson. C'était une vraie nuisance pour le public qui pouvait à peine circuler dans cette partie de la rue Notre-Dame lorsque l'on relevait la garde, et un grand inconvénient, puisqu'il s'y trouvait continuellement un factionnaire qui à lui seul occupait tout l'espace réservé aux piétons. Ce corps de garde a été transporté un peu plus loin, dans la petite rue qui descend à l'église de Bonsecours. Il est bien vrai qu'il se trouve encore sur l'alignement de la rue, mais là au moins c'est un endroit peu passant, et où le public ne souffrira que bien peu. D'ailleurs, il convenait de ne pas laisser ce poste militaire à l'endroit où il était auparavant, puis que comme on le sait il est question de construire, sur le terrain qui s'étend depuis le magasin de M. Savage jusqu'au coin du jardin du gouvernement, un édifice capable de contenir tous les Bureaux publics, une cour de justice, etc. etc. Les citoyens de Montréal ne peuvent donc manquer d'être des plus satisfaits de la disparition de ce corps de garde.

Dans le *Freeman's Journal* du 4 septembre, nous voyons que Mgr. Hughes était arrivé le 2 du courant à New-York où Mgr. le Coadjuteur avait ordonné prêtre M. James O'Sullivan. Par le même journal, nous apprenons que les actes du dernier Concile Provincial des évêques des Etats-Unis ont reçu la ratification officielle; que les Cités d'Albany et Buffalo ont été érigées en Sièges épiscopaux. Mgr. McCloskey, Coadjuteur de New-York remplira celui d'Albany, et M. Timon, Supérieur des Lazaristes, aura celui de Buffalo. A part de ces deux nouveaux sièges, il va y en avoir un à Galveston; c'est le Vicaire Apostolique du Texas, Mgr. Ojin, qui le remplira. Le Rév. A. Rappe est fait Evêque de Cleveland. Voilà des faits qui prouvent assez combien la religion catholique est florissante aux Etats-Unis. Toutes ces nominations paraissent rencontrer l'approbation de tous les catholiques de ces différents Diocèses.

↳ Nos lecteurs voudront remarquer que la fin d'O'Connell se trouve dans le présent numéro ainsi que le reste de la lettre importante de M. Galt, relative au commerce de l'ouest.

Nous avions oublié dans notre dernière feuille de signaler un fait d'une assez grande importance. Il paraît donc que le Gouvernement trouve si bon le projet de creuser un canal de Caughnawaga à St. Jean et par là de joindre le St. Laurent au lac Champlain, qu'un ingénieur vient de faire sur les lieux une enquête préparatoire. C'est en effet un excellent moyen de saisir pour ainsi dire tout le commerce de l'ouest avec New-York, et les difficultés sont très-peu considérables. Ce serait un canal d'environ sept lieues de long, et comme le dit le *Herald*, si le Gouvernement ne veut pas l'entreprendre, les capitalistes de New-York se chargeront de la besogne. Nous ajoutons qu'il n'y a pas de doute que bien des capitalistes de Montréal se missent aussi de la partie.

Nous extrayons ce qui suit du No. de l'*Avenir* de mercredi dernier; c'est un passage à bien méditer:

« Nous avons toujours vécu étrangers aux principes d'association; indi-

vidualité et isolement dans le travail semble avoir été notre devise jusqu'à présent. Il n'existe de fait qu'une puissante société parmi nous, et cette société se nomme Religion.

« Là, par exemple, unis et travaillant d'accord, nous avons bâti des églises, des collèges, des séminaires, des couvents, des hôpitaux; des maisons de refuge, etc., mais hors de ces limites point ou presque point d'unité d'action, point de communauté de travail, en un mot chercher en soi, par soi et pour soi ce que peut ambitionner un homme par des travaux incessants a été jusqu'ici un des traits caractéristiques du Canadien. Au contraire, ceux avec qui nous luttons s'associent en tout, dans tout et partout. L'association fait aujourd'hui partie de leurs inœurs; leurs idées en matières religieuses, politiques, commerciales, etc., se mettent à exécution presque toujours par des sociétés, et c'est pourquoi ils réussissent si bien dans tout ce qu'ils entreprennent. Il semble que l'esprit d'association fait encore plus de progrès chez les anglo-canadienne que dans la mère-patrie, et ceci s'explique facilement: étant en plus petit nombre, plus faibles et plus isolés, ils sentent plus que partout ailleurs le besoin, la nécessité de l'association pour tout ce qu'ils veulent, et ce qu'ils veulent ils l'obtiennent par ce moyen. Si l'on compte toutes les sociétés qu'ils ont fondées et qui se sont succédées les unes aux autres, on verra qu'ils en ont eu pour tous les buts, tous les objets, toutes les craintes et toutes les espérances. Ces esprit d'association leur donne un avantage considérable sur nous. Chaque individu se prêtant un secours mutuel se trouve supporté par la société dont il fait partie et dans la compétition contre des individus isolés ils remportent facilement la victoire. Telle est notre position vis-à-vis la leur, que nous nous trouvons à lutter individuellement et isolés les uns des autres contre une masse d'hommes compacte et serrée.

A la date du 16 juin 1847, le montant accordé, comme aide pour bâtisse ou réparation de maisons d'écoles, était de £13675 9 11 répartis entre 36 comtés, dont le nombre de maisons d'écoles, bâties ou réparées jusqu'à la même date, est de 353; ces immeubles étaient estimés à £30495 19 0½.

D'après le *Courier*, la ville de Cornwall a été visitée dimanche par un terrible ouragan qui a renversé des maisons, des hangars, des arbres, etc. On ne sait pas encore s'il y a eu des vies de perdnes. Toujours est-il qu'il doit y avoir en une grande destruction de bâtisses.

La fleur se vend actuellement à Montréal de 25c. 6d. à 26c. 3d., en petites quantités et seulement pour la consommation.

Les nouvelles de la Nouvelle-Orléans sont bien mauvaises. Aux dernières dates, il mouraient au-delà de 60 personnes par jour.

Les journaux des Etats-Unis ne nous apprennent rien du théâtre de la guerre au Mexique.

Depuis quelques jours nous avons eu à Montréal une poussière des plus incommodes; quelquefois on eût pu croire que l'on se trouvait en hiver, tant les tourbillons de poussière ressemblaient aux grandes poudreries de janvier et février; cependant hier dans la nuit et durant tout le jour, il n'a cessé de pleuvoir, en sorte que sous le rapport de la poussière, nous sommes un peu mieux que ces jours derniers. Toutefois nous ne savons si c'est là un temps qui soit bien du goût des agriculteurs.

L'état sanitaire de la ville continue à s'améliorer, et les voyageurs américains arrivent en foule depuis près de quinze jours. Le commerce paraît aussi commencer à prendre un peu plus d'activité: il était temps qu'il en fût ainsi, car avant l'hiver la grande majorité de nos marchands seraient tombés aux mains de la banqueroute. Mais si d'une part nous nous réjouissons de voir la santé meilleure dans la ville, nous avons encore à enregistrer des chiffres assez élevés aux abris.

POINTE ST. CHARLES:			
3	septembre	1847.	Malades 1155. — Morts 20.
4	"	"	" 1150. — " 25.
5	"	"	" 1163. — " 22.
6	"	"	" 1153. — " 28.
7	"	"	" 1096. — " 24.
8	"	"	" 1085. — " 12.
9	"	"	" 1098. — " 18.

La semaine précédente il en est mort 149.
174.

Diminution cette semaine 23.

Durant la semaine finissant le 4 du courant, 206 malades ont été renvoyés.

Monseigneur de Montréal est assez bien pour avoir pu hier matin célébrer à la Cathédrale le St. Sacrifice de la messe.

M. Restier, quoique gravement malade, ne donne cependant aucune inquiétude aux Médecins.

M. Champcau, qui a travaillé au soulagement des malheureux émigrés des abris, est confiné à l'Hôtel-Dieu, pour y prendre quelques remèdes.

M. Lafrance, curé de St. Aimé, est arrivé à Montréal, et vient de nouveau offrir ses services pour travailler aux abris.

M. Marsolais, vicaire de Ste. Marie, est venu ces jours derniers, et travaille aussi aux abris, avec le R. P. Garin, O. M. I.

Le général Don Juan Florés est arrivé à Montréal mercredi, et est reparti quelques heures après pour se rendre à New-York, et de là dans la République de l'Équateur, dont il est Président.

Il y a encore eu un incendie à Kingston, lundi; on estime la perte de £4000 à £5000.

C'est avec le plus grand chagrin que nous apprenons que dans le diocèse de Toronto les choses ne s'améliorent pas. Tous les prêtres continuent dans la ville à être malades, et Mgr. Power est seul pour administrer 8 à 900 malades. Un correspondant du *Frecman's Journal* parlant des prêtres des campagnes environnantes et de la ville même, s'exprime ainsi: "Toute autre occupation a été mise de côté par nos prêtres, afin de pourvoir aux besoins de ces pauvres créatures souffrantes, plusieurs des prêtres de paroisses des alentours ont été mis hors de combat, par la maladie contractée dans l'administration de leurs devoirs comme prêtres catholiques. Le Rév. M. O'Reilly, de Gore, aux dernières nouvelles, était condamné par les médecins. Certainement que l'on doit de grandes louanges aux membres du clergé de ce diocèse pour leurs efforts continuels dans les hôpitaux. Nuit et jour, on les voit au chevet du lit du malheureux émigré, lui administrant les derniers sacrements de la religion. C'est, à coup sûr, la seule consolation qui reste aux pauvres enfants de l'Irlande, qui s'en viennent au Canada dans l'espérance d'améliorer leur condition."

La prochaine malle pour l'Europe partira de Boston le 16 courant, et sera close à Montréal le 13 à 7 heures du soir. Les papiers-nouvelles et les lettres non payées, seront reçus jusqu'à 8 heures le lendemain matin.

H. C. reçu trop tard pour le présent numéro.

Erratum.—La diminution des morts cette semaine n'est pas de 23, mais de 25 (voir page 561).

ACADÉMIE POUR LES JEUNES DEMOISELLES.

QUI sera ouverte à St. JEAN DORCHESTER, district de Montréal le 15 octobre prochain, par les SŒURS si avantageusement connues de la Congrégation de Montréal.

Cette nouvelle institution comme toutes celles que dirigent les Sœurs de la Congrégation, comprendra dans son plan d'éducation, toutes les branches d'en seignement, qui peuvent entrer dans l'éducation des enfants de toutes les classes de la société: Outre la lecture, l'écriture, l'arithmétique, et la grammaire en langue française et anglaise; les autres branches d'une éducation complète, comme la géographie, l'histoire, la littérature, les ouvrages à l'aiguille de toute espèce, le dessin, la musique, etc. etc. etc. seront enseignées dans ce nouvel établissement, aussitôt qu'il y aura un nombre suffisant d'élèves qui demanderont cette partie de l'enseignement, et qui seront prêtes à le recevoir.

Les jeunes personnes seront admises dans l'Institution sans aucune distinction de croyance religieuse, et elles y jouissant d'une entière liberté de conscience; cependant, à raison du bon ordre nécessaire dans une Institution de ce genre, toutes devrons se conformer aux exercices du culte extérieur de la maison.

Les prix de la pension et de l'enseignement seront réduits; et on pourra les connaître en s'adressant à ces Dames à leur maison, à St. Jean, le premier, ou après le premier Octobre prochain. Les branches d'une éducation libérale et soignée, comme le dessin, la musique etc., seront payées à part.

Pour l'habillement et le trousseau, on n'exige rien en particulier; cependant il serait bon de voir les Sœurs à ce sujet.

On ne prendra aucune pensionnaire pour moins de trois mois; et pour éviter le dérangement dans les classes, il n'y aura point d'autre vacance accordée aux élèves, que la vacance annuelle de quatre semaines, à la fin de juillet, ou au commencement d'août.

À la fin de chaque année scholastique, il y aura un examen public et des prix et récompenses seront décernés aux élèves, qui se seront distingués par la bonne conduite, l'application et le succès.

St. Jean, août 1847.

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL.

LES SŒURS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME informent le public qu'elles ouvriront leur PENSIONNAT le 15 Septembre. 10 septembre 1847.

COLLÈGE DE MONTRÉAL.

LA RENTRÉE aura lieu, selon l'usage, le 16 Septembre. Le vendredi, 17 courant, MM. les externes devront se trouver à l'Église de N. D. de Bonsecours, pour y assister à la messe qu'on y célébrera à sept heures A. M.

L. VILLENEUVE, PRÊTRE-DIRECTEUR.

Montréal, 9 septembre 1847.—3.

CONGRÉGATION DES CÈDRES.

LES DAMES DE LA CONGRÉGATION DES CÈDRES informent le public qu'elles ouvriront leurs écoles le 15 de septembre prochain pour la réception des élèves. Le prix de la pension est, tout compris, de £16 10 0. 131 août 1847.

INSTITUTEURS.

Deux Instituteurs Irlandais, capables d'enseigner l'Anglais, désirent obtenir de l'emploi. S'adresser à l'Evêché.

SITUATION DEMANDÉE.

MM. les Curés, qui auroient besoin d'un homme comme BEDEAU, pourraient s'en procurer un en s'adressant à l'Evêché. On leur fournira à ce sujet tous les renseignements possibles.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

L'ENTRÉE des élèves du COLLÈGE DE ST. HYACINTHE d'abord fixée au 13 septembre est remise au mercredi 22 du même mois. St. Hyacinthe 28 août 1847.

ORNEMENTS D'ÉGLISES.

AVIS-A-VIS LE SEMINAIRE DE MONTRÉAL.

CHEZ MM. CHAPELÉAU & LAMOTHE,

AGENTS DE J. C. ROBILLARD

DE NEW-YORK.

EN annonçant à MM. les Curés qu'il a transporté son fonds d'Ornements d'Église à l'adresse ci-dessus, le Soussigné vient aussi offrir ses remerciements bien respectueux aux Dames de l'Hôpital-Général, pour le succès si heureux qu'elles ont bien voulu mériter aux articles qui ont été en dépôt jusqu'à ce jour à leur Établissement.

Au bon-vouloir et à l'encouragement de MM. les Curés du Canada le Soussigné s'engage dès aujourd'hui à répondre en leur effort à dater de ce jour.

LE PLUS BEL ASSORTIMENT DE MONTRÉAL.

L'Acheteur rencontrera toute la loyauté qui lui est due dans les prix de ces objets et les progrès de la Dore et de l'Argenture surtout en IMITATIONS mettent en défi les plus habiles connaisseurs.

Chaque article sera GARANTI et à couvert de toute fausse représentation de qualité. Enfin, la marchandise sera toujours neuve et

TOUJOURS A BON MARCHÉ.

L'Assortiment d'aujourd'hui consiste en une grande variété de CHASABLES TOUTE FAITES.

AUSSÍ.

CROIX DE CHASABLES.

EN DRAP D'OR avec brochures à RELIEFS en or, argent et couleurs.

" DAMAS Blanc, Cramoisi, etc. etc. brochés tout en or.

" " (couleurs assorties) " en or et couleurs.

GARNITURES DE CHAPES ET BANDES DE DALMATIQUES.

EN drap d'or (imitation) à dessins très-riches et brillants.

" Damas brochés en or et couleurs.

" " (assorties de couleurs) brochures riches, ordinaires et de bas prix.

GARNITURES COMPLETES.

N. B. Les Croix, les Garnitures de Chapes et les Bandes de Dalmatiques ci-dessus sont toutes appareillées de dessins et offrent par là même une variété de garnitures complètes dont chacune est peu dispendieuse.

ÉTOILES ET VOILES DE BENEDICTION.

LES Étoiles sont assorties de couleurs, plusieurs à brochures riches.

LES Voiles portent tous de riches emblèmes au centre et aux extrémités.

ÉTOFFES A ORNEMENTS.

Drap d'or à brochures très riches en or, argent et couleurs (dessins nouveaux.)

Moire d'or à reliefs riches et brillants.

Damas brochés, tout en or, et aussi en couleurs.

Les prix de tous ces objets sont extrêmement réduits, dans le but d'offrir aux MM. du Clergé tous les avantages du bon marché et de la bonne qualité et avec leur bienveillant concours et une vente rapide, de suivre de très-près et toujours à bas prix toute la nouveauté (en ce genre) des fabriques de Paris et de Lyon.

ARGENTERIE D'ÉGLISE.

Le Soussigné attend très-prochainement un assortiment complet

d'Osenseoirs Ciboirs

Encensoirs Burettes etc.

N. B. MM. les Curés qui désireraient faire venir des objets d'importation expresse (et pour leur propre compte), jouiront de tous les avantages possibles dans les prix de chaque article.

On voudra bien faire suivre ces ordres de toutes les explications nécessaires à éviter la moindre erreur et les adresser à

J. C. ROBILLARD, No. 84, Cedar St.

JOS. RIVET & J. CHAPELÉAU, PROPRIÉTAIRES ET IMPRIMEURS.